Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 13 (1938-1939)

Heft: 2

Artikel: La formation d'une nouvelle littérature juive en France

Autor: Lehrmann, Chanan

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870068

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA FORMATION D'UNE NOUVELLE LITTÉRATURE JUIVE EN FRANCE

Leçon inaugurale — prononcée le 14 novembre 1938 — du cours sur les Ecrivains juifs dans la littérature contemporaine *que M. Chanan Lehrmann, docteur ès lettres, professe à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne en qualité de privat-docent.*

La littérature française, sans doute une des plus riches parmi les littératures du monde, offre l'aspect d'un arbre puissant appuyé sur le tronc solide d'une culture classique, et dont la couronne se partage à mesure qu'il grandit en des ramifications toujours plus nombreuses.

C'est de l'une de ces ramifications que nous voulons nous occuper. Nous ne nous proposons donc pas d'étudier la littérature juive en France comme un chapitre de l'histoire littéraire juive, mais comme un élément intégrant de la littérature française dans son ensemble.

Celle-ci en effet, tout au long de son histoire, a su recueillir les éléments disparates qu'elle trouvait sur sa route, se nourrir de toutes les cultures, s'assimiler toutes les influences. Loin de rejeter, comme d'autres civilisations l'ont fait, ce qui n'était pas issu de ses propres origines historiques, elle a joyeusement accepté et fait sien ce qu'elle trouvait chez les autres peuples de conforme à son propre génie.

La force spirituelle d'un homme ou d'un peuple ne s'exprime pas par un repli orgueilleux sur soi-même, par le rejet de tout ce qui rend un son différent ; elle consiste plutôt dans la faculté d'assimiler tout ce qui est précieux, de développer sa nature et de l'enrichir par d'autres valeurs spirituelles, tout en restant soi-même.

C'est d'ailleurs cette disposition spirituelle particulière à la France qui explique que son évolution culturelle et politique ait été si différente de celle de l'Allemagne, alors que ces deux voisines avaient formé un seul empire et semblaient destinées à avoir une histoire parallèle ; et c'est cette disposition spirituelle qui a donné à la France sa force et sa largeur de vue, son universalité, grâce auxquelles elle l'a toujours emporté par l'esprit, même quand elle était matériellement vaincue.

La littérature française a traversé au cours de son histoire plusieurs périodes d'influences étrangères. De chacune de ces phases elle est sortie enrichie, ayant pris conscience d'un nouvel aspect de sa propre individualité. Ainsi, à l'influence italienne elle doit cette harmonie esthétique, cet équilibre de la forme, qui devaient être si bien compris par un peuple dont le génie est en grande partie mesure, équilibre et harmonie. De ce contact, apportant avec lui l'héritage hellénique, devaient sortir la Renaissance et le Classicisme français. Survint ensuite une phase d'influence espagnole qui donna aux écrivains français le goût de l'aventure chevaleresque, puis une phase d'influence allemande et anglaise qui développèrent dans le Français l'amour de la philosophie et la rêverie romantique.

Comment s'étonner dès lors si, parmi tous ces apports spirituels, la contribution juive a joué, elle aussi, un rôle ? Si dans l'esprit juif aussi, la civilisation française, soucieuse de puiser ce qui était utile à son développement, a trouvé quelque chose de conforme à son être, capable de faire éclore à son arbre un nouveau rameau ?

La civilisation sémite, et plus particulièrement le judaïsme n'ont pas été parmi les derniers à fournir de la matière spirituelle à la culture française. Souvenons-nous que le genre littéraire le plus français, dû au génie du plus français des poètes, La Fontaine, est un fruit qui n'a mûri sur le sol français qu'après y avoir été importé du lointain Orient, et que ce sont des Juifs (Pierre Alphonse au XIme siècle, Rabbi Berachya au XIIme siècle) qui ont largement contribué à propager le genre des fabliaux en France.

Représentons-nous tout ce que l'Université de Montpellier, qui tenait au moyen âge le premier rang dans la science médicale, doit à la collaboration des médecins juifs, qui avaient appris leur art dans les florissantes académies judéo-arabes. Pensons plus généralement au rôle d'intermédiaire joué par les Juifs entre l'admirable civilisation sémite et la primitivité du monde moyenâgeux. Pendant les XIme, XIIme et XIIIme siècles une colonie juive très prospère se développa dans le midi de la France, d'où les Juifs, grâce à leurs relations intellectuelles et commerciales, dirigèrent le bagage spirituel venu de l'Orient vers l'intérieur du pays. Le niveau de cette colonie juive était si élevé, sa vie spirituelle si développée que les compilateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, alors dirigée par Ernest Renan, n'ont pas hésité à consacrer plusieurs chapitres à la littérature des rabbins français au moyen âge, quoiqu'elle eût été écrite en hébreu !

Son caractère était cependant tout autre que celui de la littérature juive d'aujourd'hui, qui s'est développée dans des conditions sociales, politiques et morales complètement différentes.

* * *

Il n'y a pas eu de transition organique entre le judaïsme français du moyen âge et celui d'aujourd'hui. Au XIVme siècle, époque du déclin de la culture moyenâgeuse, l'Europe retomba dans la barbarie la plus sauvage, dans l'intolérance et la persécution de tout ce qui ne s'accordait pas avec les intérêts qu'on dissimulait sous des dogmes religieux. La France également paya son tribut à cet état d'esprit, qui aboutit à l'expulsion des Juifs dépouillés de tout leur avoir. Les quelques noyaux de Juifs qui subsistaient ça et là dans le midi de la France végétaient enfermés dans des ghettos, trop préoccupés de soucis matériels pour être capables de développer une culture.

Ce n'est qu'au XVIme et au XVIIme siècles, avec la conquête de pays habités par des Juifs, que ceux-ci commençèrent à se constituer en communautés dans différentes villes de la France,

jouissant de la tolérance tacite des autorités, mais restant exclus de la vie nationale et menant une existence strictement séparée [1].

---

[1] C'est un fait curieux que le temps où les Juifs étaient bannis de la terre française est peut-être celui où leur apport fut le plus précieux. C'est le temps de la Réforme et de la Renaissance, qui ont apporté la découverte, non seulement du génie gréco-romain, mais aussi du génie biblique. La Réforme et la Renaissance, l'une un mouvement religieux, l'autre un mouvement séculier, ont ceci de commun qu'elles veulent, l'une et l'autre, remonter aux sources. La Renaissance est une découverte des sources de la civilisation grecque, la Réforme est un retour à la Bible, dont le texte avait été oublié, sous l'amas des commentaires et supercommentaires, pendant quinze siècles d'absolutisme catholique. Ceux qui réagissent alors contre l'absolutisme de Rome réclament le droit de lire la Bible ; celle-ci est traduite dans les langues modernes, et elle inspire les poètes, les savants, et aussi les hommes d'action, les apôtres et les martyrs du protestantisme. Coligny, Agrippa d'Aubigné, les huguenots parlent la langue des prophètes d'Israël et en évoquent le souvenir par leur esprit austère et enthousiaste. C'était une sorte de revanche ou de consolation pour les descendants des martyrs juifs, de voir leur livre, ainsi ressuscité, inspirer les protestants dans les controverses avec les catholiques, et soutenir toute une génération de chrétiens dont les pères avaient peut-être été parmi les auteurs des autodafés infligés aux Juifs. La Bible exerçait son ascendant jusque dans l'art : la tragédie française s'inspirait non seulement de l'esprit de la Grèce, mais aussi de la Judée. Les poètes Robert Garnier, Jean de la Taille, qui préparent le classicisme français, puisent les sujets de leurs drames dans l'Ancien Testament aussi bien que dans la mythologie grecque. Et lorsque l'ère classique atteint son apogée en Racine, ce poète crée son chef-d'œuvre en dramatisant un épisode tiré de l'histoire juive : *Athalie*. Cette œuvre représente une fusion géniale des deux courants opposés de l'hellénisme et du judaïsme, en ce sens que c'est *la forme* dramatique de la tragédie grecque, et *l'esprit* de la Bible qui y règnent. L'idée de la *providence*, tirée de la Bible, l'emporte sur celle de la *fatalité*, qui avait formé un des éléments principaux de la vision hellénique du monde et avait inspiré la tragédie grecque.

Voici comment l'éminent critique Brunetière s'exprime à ce sujet : « Si l'on supposait taries et desséchées les sources de l'inspiration hébraïque, ni les Allemands n'auraient Luther, ni les Anglais *Le Paradis perdu*, ni les Français Pascal, Bossuet, Hugo, les poètes de l'obscur et de l'inaccessible, si l'on peut ainsi dire, ceux qui nous ont donné le frisson de l'infini, et ceux enfin qui, parmi les hommes, ont entretenu la notion du divin. Les Grecs ont trop aimé la vie, ils l'ont conçue trop riante, ils n'ont pas imaginé qu'elle ait d'autre objet qu'elle-même. Ils ont manqué du sens de l'au-delà. C'est ici ce qui range Israël

Enfin un jour vint, où l'on dit aux habitants de ces humiliantes enclaves, qui s'étaient déjà habitués à leur condition de vie, qui y avaient même déjà trouvé des compensations spirituelles, une dignité intérieure en contraste étrange avec leur existence avilissante, à ces Juifs comparés par Heine à des chiens battus qui chaque vendredi soir, grâce au charme magique du Sabbat, reprennent une figure de princes, à ces Juifs, si sûrs d'eux-mêmes dans leur monde étroit : Vous êtes des citoyens français ; la douce France est votre patrie, ses villes et ses champs et ses fleuves sont les vôtres ; on ne vous demande en contre-partie que d'oublier les bords du Jourdain et de voir en Paris votre nouvelle Jérusalem.

Ceux qui leur offraient cette alternative agissaient de parfaite bonne foi ; ils ne demandaient aux Juifs que ce qu'ils demandèrent aux habitants des provinces françaises : de renoncer à leurs particularités pour devenir des citoyens français. Nourris de l'esprit du siècle de la Raison, ils voulaient organiser la société sur des bases complètement nouvelles. Ils auraient, s'ils en avaient eu le pouvoir (et les guerres de Napoléon servaient ce but), réorganisé l'Europe en demandant à tous ses habitants de renoncer à leurs particularités nationales pour devenir des citoyens européens. Pour les Juifs, ce qu'on leur demandait, c'était, en dernière analyse, qu'ils voulussent bien rompre complètement avec leur passé, pour se fondre dans la société française. « Aux Juifs comme individus tout ; aux Juifs comme

---

parmi les *unica* de l'humanité. » (*Nouveaux essais sur la littérature contemporaine*, Paris 1897, p. 232.)

La pénétration des peuples par l'esprit biblique, la « laïcisation » des idées de la Bible, est peut-être pour quelque chose dans le mouvement qui tendait à reconstruire la société humaine sur la base des « droits de l'homme » (idée venue de l'Angleterre, où les puritains l'avaient formulée sous l'influence de la Bible). Même les philosophes athéistes du XVIIIme siècle étaient nourris de l'enseignement social de la Bible qu'ils combattaient ; et c'est plutôt ses faux prêtres qu'ils combattaient, ceux qui avaient faussé son enseignement social. Le saint livre des Juifs a ainsi contribué à préparer cet esprit de tolérance qui devait finalement profiter à l'émancipation des Juifs.

nation rien », avait déclaré Clermont-Tonnerre à l'Assemblée Nationale, et ce fut le programme du procès d'assimilation en France, et, à un degré plus ou moins prononcé, dans tous les pays où Napoléon avait apporté les principes de la Révolution française.

Les Juifs, animés de reconnaissance envers leur nouvelle patrie, ne reconnurent pas l'erreur fondamentale de cette forme d'émancipation. Ils ne virent pas que le judaïsme, dépouillé de ses attaches historiques, cessait en réalité de vivre. Des penseurs juifs tels que Salvador, James Darmsteter, sous l'impression des conceptions rationalistes de leur siècle, expliquaient le judaïsme comme l'enseignement humanitaire des prophètes réalisé par la grande Révolution. Ces hommes admiraient l'aspect humain de la doctrine mosaïque, mais ils ne voyaient pas que cette doctrine était devenue la base d'une culture particulière consacrée par trente siècles. Ils voulaient sauver du judaïsme quelques notions fondamentales, alors que celui-ci veut qu'on s'y attache de tout son cœur et de toutes ses facultés spirituelles.

Un mouvement dont les adeptes estimaient les temps accomplis pour la formation d'une nouvelle religion humanitaire, érigée sur la base des quelques principes essentiels de la loi mosaïque et de la doctrine de Jésus, tel était le saint-simonisme, fusion étrange de mysticisme et de socialisme agissant. Dans ce mouvement comme ailleurs, Juifs et non-Juifs s'unirent dans les mêmes aspirations libérales, et l'élan idéaliste de cette époque mérite certainement le plus grand respect.

Mais il y avait une erreur grave dans ces conciliations trop faciles, trop superficielles. Erreur fatale pour la religion juive, et qui pourtant n'obtint pas le résultat espéré dans le domaine politique.

Pour les Juifs, leur effort anxieux de faire preuve de loyalisme patriotique arrivait jusqu'à leur faire oublier les lois de l'humanité. Voici comment un poète français peint la situation juive vers la fin du XIXme siècle : « Ils se sentaient unis de cœur et d'âme à leur pays. Ils finissaient même, par patriotisme, par

manquer d'humanité. Ils recevaient fort mal parfois les misérables Juifs de Pologne et de Russie (chassés par les pogromes)... Prétendre que tout Israël dispersé formait un seul corps, c'était leur faire injure. » [1]

Le poète Edmond Fleg a fustigé cette attitude dans une scène délicieuse et significative de son drame *Le juif du pape*, où Mosé Latino, pour démontrer son loyalisme patriotique, dénonce son coreligionnaire Salomon Molco à l'Inquisition, en justifiant son attitude par le raisonnement suivant :

... Molco est-il mon frère ?
D'où vient-il, par quels chemins ?
Il a tant voyagé! Moi je suis Romain,
Chers seigneurs, Romain dont les ancêtres,
Romains avant César, eurent Rémus pour maître...
... Des Juifs de France, de Pologne, de l'Empire,
Mes frères ?
Je m'appelle Mosé, mais Mosé Latino! Je suis Romain :
Conspirant contre vous, contre moi ils conspirent!...

(Le Cardinal Inquisiteur fait un geste de lassitude. On emmène Latino, qui se retire avec force révérences.)

Oui, oui, Seigneurs chrétiens, je suis Romain,
Romain comme, seul, un Hébreu peut l'être :
Car un Romain, qui est Romain
Parce qu'il est Romain, est beaucoup moins Romain
Qu'un Romain qui l'est, parce qu'il veut l'être...

(IIme acte ; 2me tableau.)

Donc, égalité civique, amélioration des conditions sociales, mais abdication spirituelle sur toute la ligne, telle a été la situation du judaïsme français sous l'influence du « climat » politique et social qu'accompagnait l'esprit libéral et humanitaire de la grande Révolution.

* * *

[1] A. Spire, *Quelques Juifs*, I, p. 220.

Mais, à un rythme qui a acquis une singulière régularité, est survenu, cent ans après, un autre événement révolutionnaire, destiné à donner un coup de fouet aux Juifs grisés par un siècle de victoires trop faciles et trop unilatérales, et à la conscience française en général glissant sur la pente de la décadence des idées révolutionnaires. L'affaire Dreyfus est l'événement le plus décisif dans l'histoire du peuple français depuis la grande Révolution ; plus retentissant que les bouleversements politiques survenus depuis, parce que d'une importance plus générale. La France a ce destin singulier que ce qui se passe chez elle d'important a des répercussions sur toute la civilisation occidentale. La crise déclenchée par l'affaire Dreyfus était la crise de l'idée démocratique en général ; et la manière dont elle a été résolue est, nous semble-t-il, décisive pour le progrès de l'idéal démocratique. Ainsi, l'affaire Dreyfus est à la fois une affaire française, une affaire juive et une affaire humaine. Et la France, et le judaïsme y ont retrouvé le vrai sens de leur histoire.

La France vaincue en 1870-71 a passé par la même crise que l'Allemagne vaincue en 1918 ; la France aussi a failli se tourner vers l'idéologie d'un Etat totalitaire, d'une justice pragmatique, d'une raison d'Etat inconditionnée et cela, — si étrange que cela puisse paraître — en partant des théories humanitaires du XVIIIme siècle. L'uniformisation *(Gleichschaltung)* que les Etats érigent en principe suprême au nom d'une mystique nationale, la France l'avait elle aussi exigée au nom de l'idéal d'égalité poussé à ses dernières conséquences. En échange de l'égalité politique on exigea une égalité des mœurs et des pensées. Le chauvinisme de l'époque de Dreyfus voulait exclure les Juifs de cette égalité politique, parce qu'il leur contestait, sous l'influence des nouvelles théories racistes, la possibilité de devenir les égaux des Français.

La tempête passée, la démocratie française en sortit plus vigoureuse, plus spiritualisée que jamais. Un nouvel idéal national lui servit de soutien : celui du droit qu'ont les individus à être eux-mêmes, et les groupes ethniques ou spirituels à se rattacher à leurs racines, à en tirer leur nourriture, destinée

en même temps à nourrir l'arbre commun, idéal certes non réalisé dans sa pureté, mais posé comme nouvelle orientation, et éduquant dans ce sens l'élite du peuple français.

Nous avons un exemple de cette transformation de l'idée nationale dans la personne de Barrès. Dans sa jeunesse, Barrès professait un nationalisme basé sur les notions du sang et de la race : « Ce que j'ai d'un autre sang me fortifie dans ma répugnance au protestantisme (éducation séculaire différente de la mienne) et au judaïsme (race opposée à la mienne). » [1] Mais plus tard son nationalisme se transforme, s'élargit, se spiritualise ; au lieu d'étouffer toutes les particularités, il demande que chacun fasse de son individualité le meilleur emploi : « Constatez que vous êtes faits pour sentir en Lorrains, en Alsaciens, en Bretons, en Belges, en Juifs...» [2]

Voilà la nouvelle direction dans laquelle va s'engager la démocratie française.

Voilà enfin la formule qui posait le problème juif sous un jour nouveau. On ne demandait plus aux Juifs, comme prix de leur émancipation, de cacher leurs origines. On se rendait compte que l'assimilation ne devait pas consister à refouler tout le passé ! On comprenait qu'une nation est d'autant plus forte qu'elle laisse à ses membres, soit comme individus, soit comme groupes, la liberté de cultiver leur être spirituel. La guerre mondiale a été le feu où cet idéal démocratique a prouvé sa vigueur, où il a été durci. Maurice Barrès, en cherchant les origines de cette force qui a animé la France et qui l'animera de nouveau en cas de danger, les trouve dans l'union volontaire des « diverses familles spirituelles de la France ». Il consacre un chapitre au judaïsme français, et il cite entre autres le cas d'un Sioniste, le sous-lieutenant Rothstein, volontaire de guerre, mort pour la France en 1916, dont le dernier désir est de dormir sous le signe du « Maguèn David » [3]. Ce patriotisme

---

[1] M. Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, I, p. 67 (Plon).

[2] *ibid.*, p. 16.

[3] « L'étoile de David », l'insigne sioniste.

n'est pas un élément irraisonné, quasi animal, comme l'attachement d'un enfant à sa mère. C'est un patriotisme spirituel, un acte de volonté, un choix de l'esprit. C'est, comme dit Anna de Noailles, « le grand apport de ceux qui, nés en France et participant d'elle, retrouvent par l'étude et la méditation le sens de leur origine, et lui font chaque jour le don de leur qualités propres » [1].

Tel fut le résultat de l'affaire Dreyfus par rapport au judaïsme. Mais quel a été le rôle actif du judaïsme dans le revirement spirituel qui se produisit ? L'Affaire Dreyfus n'était pas une affaire juive par le fait que le héros en était un Juif. Au début du procès beaucoup de Juifs (les « Grands Juifs » comme Anatole France les appelle dans *L'Ile des Pingouins*) prirent même parti contre l'accusé. Lorsque l'affaire tourna en crise de justice tout court, en lutte entre la justice utilitaire et la justice absolue, nombre de Juifs se jetèrent dans la bataille pour défendre non pas le Juif Dreyfus, mais le principe de la Justice (tel Bernard Lazare). La pointe antisémite s'accentuant progressivement, une solidarité instinctive ne tarda pas à se dessiner dans le camp dispersé d'Israël. D'abord ce ne fut qu'une réaction d'orgueil, bientôt ce fut une fierté qui s'accentua sous les attaques antisémites ; finalement ce fut une reprise de conscience de la nature juive, un retour vers les traditions abandonnées, une renaissance des idées sionistes, une résurrection du patrimoine spirituel abandonné dans un bonheur facile.

* * *

Nous trouvons un exemple du premier degré du réveil de la conscience juive dans Marcel Proust. Lui, l'enfant gâté des grands salons de Paris, si difficilement accessibles, lui à qui l'aristocratie parisienne pardonnait ses origines lointaines et qui était très fier de cette conquête du grand monde, sent renaître

---

[1] Henri Franck, *La Danse devant l'Arche*, préface d'Anna de Noailles, p. 14.

en lui une sympathie pour le judaïsme et donne expression à cette sympathie, même au danger de compromettre sa brillante position sociale. « De religion et de père catholiques, constate Madame Cecile Delhorbe, il se sent à cette heure, à l'heure de la persécution, de la race de sa mère, de cette mère qu'il adorait et dont il est fier de se sentir le prolongement .» [1] Ainsi Marcel Proust offre un exemple intéressant de cette réaction instinctive de la conscience juive, forte même à un degré d'assimilation aussi avancé que le sien.

Proust n'appartient pas à la littérature juive, pas plus qu'André Maurois, Henri Bergson, Julien Benda, etc. Ce sont des écrivains d'origine juive, de tempérament juif, mais non pas de conscience juive ; leur sujet est en dehors du judaïsme. Il serait sans doute intéressant d'examiner ce que les écrivains, les critiques d'art, les artistes d'origine juive, mais détournés des préoccupations juives et entièrement tournés vers des sujets d'art et de littérature ou de science, apportent comme note particulière dans la vie spirituelle française, proprement dite. Lacretelle raconte, dans son beau roman *Silbermann*, comment le jeune Juif Silbermann révèle à son ami chrétien certaines nuances dans Racine, qu'on ne trouve d'habitude pas devant les décors du théâtre ; ou comment il attire son attention sur la beauté des cathédrales d'un point de vue que l'autre n'avait pas remarqué jusqu'ici. Il est aussi un fait incontestable que parmi les plus grands interprètes de Wagner, Mozart, Beethoven se trouvent des musiciens tels que Bruno Walter, Dobroven, Brailovsky, Stokovsky, Menouhin. C'est que d'une civilisation donnée, un tempérament différent, qui y ajoute sa note particulière, fait jaillir une nouvelle harmonie, inaperçue par ceux qui lui appartiennent en propre.

Il y a donc un apport *inconscient* du tempérament juif à la civilisation occidentale fort intéressant ; mais nous effleurons cette question sans nous y arrêter, car notre sujet est l'apport *conscient* du judaïsme à la culture humaine, c'est-à-dire l'œuvre de ceux

---

[1] *L'Affaire Dreyfus et les écrivains français*, Lausanne 1934, p. 262.

qui ont cherché à exprimer leur âme juive, qu'ils avaient découverte dans la crise morale provoquée par l'affaire Dreyfus.

* * *

Ceux qui naguère avaient cherché à cacher leur âme juive, sentirent désormais le besoin de l'épancher, de la chanter. Des poèmes, des drames et des comédies, traitant tous les aspects des problèmes juifs et de la vie juive, virent le jour. Une littérature juive en langue française était née d'un coup : cette littérature n'avait pas été possible tant que n'existait pas de vie juive, car chaque œuvre d'art tire sa nourriture de l'âme de l'auteur et par là du milieu social et spirituel auquel il appartient. Si la situation de l'auteur et de sa famille spirituelle est fausse, l'œuvre littéraire à laquelle il donne naissance sonne nécessairement faux. On entend cette fausse note à travers l'œuvre de Heine, symbole émouvant de cette génération juive qui aspirait à effacer son originalité.

Heine est un génie poétique éblouissant ; dans le lyrisme allemand seul un Gœthe a pu trouver des harmonies plus émouvantes que les siennes, et, si on le compare aux hommes de lettres français, auxquels il appartient presque davantage qu'aux allemands par sa naissance et par sa vie, son esprit étincelant et sa lutte pour l'idée des droits de l'homme lui assurent une place à côté du moqueur sublime, Voltaire. Et pourtant Heine n'a fait école ni en Allemagne ni en France. Les Allemands doutent de la sincérité de son lyrisme et les Français de la sincérité de son élan humanitaire. Pour les Allemands il est resté le Juif ; les Français voyaient en lui l'Allemand et aux yeux des Juifs il était l'Apostat. Il avait raison de chanter sur son lit de mort :

Keine Messe wird man singen,
Kein Kaddisch wird man sagen,
Nichts gesagt und nichts gesungen
Wird an meinen Sterbetagen.

Il y a un tragique indicible dans la vie manquée de cet homme, et cette tragédie est celle de toute sa génération. Sa fausse note provenait de sa fausse situation, la situation de tous ceux

qui venaient d'échapper du ghetto, mais qui le portaient en eux. Ce n'est qu'à la fin de ses jours, pendant les sept années où la maladie l'enchaînait à son lit, qu'il se rendit compte de la grande erreur de sa vie. En se sondant, il découvrit ce qui faisait le fond de son âme et qu'il aurait dû exprimer pour donner tout son sens à son existence. Il avait voulu consacrer sa vie à la poésie, à la beauté, à la contemplation, tel un Gœthe, un Novalis, un Hölderlin. Comme eux, il s'était cru fils de l'Hellade, il s'était adonné au culte de la beauté pour elle-même et avait acheté, sans un moment d'hésitation le « billet qui donne accès à la culture européenne ». Maintenant il reconnaissait que, si judaïsme et hellénisme sont deux sources de la civilisation occidentale, sa place aurait dû être du côté du judaïsme. C'est moins facile, moins serein, mais non moins nécessaire pour l'équilibre de la civilisation. Et il finit même par voir que le judaïsme n'est pas la négation du monde de la beauté ; seulement sa beauté repose sur un autre plan. Moïse n'est pas un moins grand génie créateur que l'homme qui a créé sa célèbre statue ; son marbre a été ce peuple au col roide, une pauvre tribu de pasteurs, dont il a scuplté un peuple qui défie les siècles. Et la beauté de son œuvre se manifeste chaque fois que des Juifs meurent sur le bûcher avec le « Schema Israël » sur les lèvres, avec la conviction que leur Dieu est, malgré les apparences et en dépit de tout, un Dieu de justice... Ainsi ce pauvre émigré retrouve sur son lit de mort le judaïsme qu'il avait méconnu pendant sa vie et il écrit cette fière confession : « Si l'orgueil de naissance n'était pas une folle contradiction pour un homme qui a lutté pour l'idéal de la démocratie, l'auteur de ces lignes pourrait s'enorgueillir de ce que ses ancêtres ont appartenu à la maison noble d'Israël, et de ce qu'il descend de ces martyrs qui ont donné au monde un Dieu et une morale, et qui ont lutté et souffert sur tous les champs de bataille de la pensée. » [1] Et lorsqu'il a enfin retrouvé la paix intérieure ses poésies, écrites sur son lit de souffrances (*Matratzengruft*), reprennent cette pureté qui parle aux cœurs et qui

---

[1] Hugo Bieber, *Heinrich Heines Confessio Judaica*, Berlin 1925, p. 257.

lui assure une place parmi les plus nobles noms de la culture mondiale :

Nennt man die besten Namen,
Wird auch der Meine genannt.

C'est maintenant aussi que naissent ses « mélodies hébraïques » grâce auxquelles Heine s'est immortalisé dans la littérature juive.

* * *

L'erreur tragique de Heine, qui a gâché sa vie, n'a pas été inutile pour la génération des écrivains juifs qui a cherché et trouvé le chemin du retour. C'est lui le héros de *Had Gadya*. Si ce fameux poème en prose d'Israël Zangwill a pu provoquer une si grande émotion dans le judaïsme français, de telle sorte qu'on le considère comme le parrain de la littérature juive qui allait naître, c'est que la figure de son héros n'était pas le produit de l'imagination d'un poète, mais la concrétisation poétique d'une tragédie humaine vécue. Zangwill peint en couleurs saisissantes le contraste entre le monde brillant de la civilisation européenne et la tradition austère du judaïsme se maintenant tel un roc de granit au milieu des vagues.

L'effort pour concilier le dualisme de ces deux mondes en une unité supérieure devient le sujet brûlant de la littérature juive en France, sujet un peu limité sans doute. C'est que ces écrivains juifs ne tirent pas leur vocation d'en bas, du peuple, d'un folklore pittoresque et multicolore. Ils ne puisent pas, comme Zangwill, dans la vie bouillonnante d'une masse homogène peuplant les quartiers de Whitechapel ou, comme Peretz ou Schalom Asch, dans les milieux caractéristiques des Juifs polonais ou américains que ces écrivains connaissent pour y avoir vécu, pour avoir mangé avec eux les « Matzot » et le « Schalet » du samedi, pour aimer comme eux la carpe à la polonaise et avoir partagé avec eux leurs grands et petits soucis.

Un seul écrivain français, Armand Lunel, poursuit la tâche d'évoquer l'atmosphère particulière de la juiverie du Comtat Venaissin, son pays d'origine. Là, dans cette enclave romaine

et sous l'influence adoucissante d'un paysage tendre et serein, la question juive n'avait jamais pris cet aspect tragique qu'elle avait eu dans le reste de la France. Jamais les Juifs n'en furent expulsés. Tenus à l'écart de la population chrétienne et soumis à des restrictions sévères, ils jouirent pourtant d'une certaine liberté et purent conserver leurs traditions ; ils les gardèrent même après que la Révolution française eut ouvert les portes de leurs ghettos. C'est que le monde irréel, féerique que les Juifs s'étaient construit pour oublier leur existence physique, souvent si dégradante, exerçait son charme même lorsque le besoin d'une compensation spirituelle n'existait plus. C'est de cette ambiance, dont les premières années d'Armand Lunel avaient été imprégnées, qu'il se fit le peintre, comme Zangwill s'était fait celui du Ghetto de Londres, Schalom Asch du Ghetto de New-York, Schalom Aleichem du Ghetto polonais (si l'on prend ce mot de Ghetto dans le sens d'un retranchement volontaire dans des mœurs et des traditions consacrées par des siècles d'habitude).

Mais le centre de gravité de la littérature judéo-française est ailleurs que dans la peinture des milieux juifs ; sa note caractéristique est la recherche douloureuse d'une nouvelle position au milieu du monde moderne.

Dans une étude sur le poète André Spire, nous avons montré le caractère de ce dualisme spirituel [1]. On pourrait étudier ce même problème chez Edmond Fleg, Gustave Kahn, Jean R. Bloch, Henri Franck, Albert Cohen, toute une génération d'écrivains juifs qui ont participé activement, et souvent dans les premiers rangs, au mouvement littéraire de leur temps, et qui un jour s'arrêtent, reconnaissant soudain que leur âme voudrait exprimer quelque chose de différent. L'homme peut s'ignorer dans les périodes tranquilles qui nivellent les caractères ; mais une crise, individuelle ou générale, tire à la lumière ce qu'il y a de plus profond dans l'âme. Oh ! comme ils aimeraient chanter le ciel et la terre, les villes et les fleuves de la douce

---

[1] *Du Symbolisme au Sionisme* (Revue des Cours et Conférences, 15 juin 1938).

France, comme ils se sentent « plus qu'à moitié pris » par l'atmosphère sereine et accueillante de ce « pays adorable » ; il serait si beau d'écouter les chants joyeux des paysans, les gracieuses farandoles des fillettes, d'admirer la force et l'audace, de s'adonner à la joie de créer dans ce royaume bienheureux où règne l'esprit hellénique. Mais l'oreille, tendue pour écouter des chants, entend soudain les lamentations qui montent des quatre coins de l'Univers, et perçoit les cris des déshérités et des persécutés. Quoi ! Qu'importe ? C'est la vie, plaignons les malheureux, faisons des élégies sur leur destin tragique et allons « vivre nos fortes vies », car on ne vit qu'une fois !... Mais comment peut-on vivre quand à Kichinev on a fait un pogrome, qu'au Maroc on a massacré des innocents, et à Bagdad, et en Chine et tout près ? Comment jouir de la beauté quand il n'y a pas de justice dans le monde ?

Art, si je t'acceptais, ma vie serait charmante...
Mais mon cœur assouvi pourrait-il vivre encore
Si tu l'avais châtré de son rêve splendide :
Ce Demain éternel qui marche devant moi ? [1]

Préparer le Demain, c'est la quintessence de l'idéal juif. Le Juif ne connaît pas d'aujourd'hui ; il ignore la jouissance tranquille du bonheur présent. En cela l'idéal juif se distingue essentiellement de l'idéal hellénique [2]. Les Hellènes voient la vie comme un harmonieux présent, les Juifs comme un éternel devenir. Du point de vue de l'art, l'esprit grec se déroule dans l'espace, l'esprit juif dans le temps. L'art classique aspire à la *perfection circonscrite* et dans ce but délimite la vie par les unités du temps, du lieu, de l'action ou par les contours immuables d'une statue ; le messianisme, ressemblant en cela au romantisme, aspire à la *perfectibilité illimitée.*

---

[1] A. Spire, *Le Messie.*

[2] Phrynicos, poète tragique, fut condamné à une amende pour avoir, dans sa *Prise de Milet,* trop affecté les Athéniens par la description des malheurs qu'ils auraient pu détourner.

C'est dans ce sens que Heine avait établi l'antagonisme entre Hellènes, partisans d'une harmonie parfaite dans le présent, et Nazaréens, se détachant du présent imparfait pour préparer un avenir meilleur. Il avait réuni sous l'épithète de Nazaréen christianisme et judaïsme, en les opposant l'un et l'autre à l'idéal grec. En réalité, le christianisme est plus proche du monde grec que le judaïsme, et occupe, pour ainsi dire, une position intermédiaire entre les deux. S'il s'accorde avec le judaïsme dans le *but*, l'aspiration vers un avenir plus parfait que le présent, il s'en sépare dans le choix des moyens qui servent ce but. Tandis que le judaïsme prend une attitude de combat vis-à-vis du mal, le christianisme veut le vaincre par la non-résistance, par la douceur et la résignation. Dans cette acceptation passive du monde matériel (se résumant dans la maxime : « Rendez à César ce qui appartient à César »), l'attitude du chrétien correspond donc pratiquement à celle de l'Hellène. Ennemis dans l'esprit, ils se rapprochent dans la réalité matérielle, et forment ainsi la base de la civilisation occidentale. Il est bien, peut-être, que le judaïsme ait maintenu son attitude intransigeante de lutte active contre ce qu'il y a d'imparfait dans l'ordre établi, attitude qui sert à contre-balancer la morale, plus conciliante, du monde occidental.

Albert Cohen, dans ses *Paroles juives*, oppose l'idéal biblique à celui de Jésus, par ces mots du prophète Jérémie :

> *Ils voudraient guérir à la légère les plaies de mon peuple.*
> *Paix, paix! disent-ils ;*
> *Mais il n'y a pas de paix.*

Le Juif ne se contente pas d'une vie paisible tant qu'il sait qu'il y a dans le monde des malheurs et des injustices. Il a la tendance de se détourner de la quiétude de la vie présente pour préparer un avenir meilleur, où régnera, espère-t-il, une paix réelle. De ce renoncement à la quiétude résulte l'inquiétude qui caractérise le Juif et qu'on lui reproche souvent, comme un élément destructeur. En réalité, l'inquiétude juive, loin d'être négative, est au contraire fructueuse, car elle aide à tenir

la conscience du monde en éveil, à attirer l'attention générale sur la misère et l'injustice et sert par là le progrès social. Si elle paraît souvent gênante, parce qu'elle apporte une dissonance dans la vie harmonieuse que chacun aime à se construire, elle n'est pourtant pas un empêchement à la compréhension entre Juifs et non-Juifs. Car même des gens d'un tempérament différent peuvent très bien vivre ensemble et se respecter mutuellement. De même que le Français du Nord n'aime pas toujours le Marseillais, ou le Lausannois le tempérament du Confédéré d'Outre-Sarine, et qu'ils restent pourtant unis dans un même idéal, de même rien n'empêche que Juifs et chrétiens, quoique souvent très différents dans leurs aspirations et dans leurs goûts, forment une unité culturelle et politique à laquelle chacun apporte son tempérament particulier. Il est vrai que l'inquiétude juive ne se manifeste pas chez chaque Juif dans sa forme supérieure. Chez certains elle prend tout simplement l'aspect d'une instabilité tout extérieure. Ce n'est que chez des êtres supérieurs, chez les savants, chez les penseurs et les poètes juifs qu'elle devient la recherche inlassable d'un idéal de paix et de justice universelles.

Ainsi la poésie juive ne porte pas seulement le cachet d'une inquiétude inconsciente, naïve, mais devient l'expression positive de l'idéal des prophètes. Le Juif errant n'est pas le symbole d'une malédiction, mais d'une vocation. Les Juifs conscients s'enorgueillissent du devoir tragique qui leur est échu : de marcher jusqu'à ce que les temps soient accomplis, jusqu'au jour où le rêve d'une paix réelle sera réalisé.

David Molco, dans le drame *Le Juif du Pape*, se voyant trompé dans ses espoirs de voir réalisée une nouvelle ère de paix, se redresse dans un effort douloureux pour reprendre sa mission :

Qu'il est long le pèlerinage,
De lieux en lieux, d'âge en âge,
De travaux en travaux!
On pense arriver : la fin du voyage
Est un nouveau départ vers un départ nouveau :

Il faut aller pourtant, fût-ce en la solitude,
Et quand on est tombé, se remettre debout.
Il faut ne se lasser d'aucune lassitude.
Quel que soit le chemin, la lumière est au bout.

Cette instabilité, si accentuée dans le Juif, n'est d'ailleurs qu'une qualité commune à tous les hommes : « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude », disait Pascal. Si chez les Juifs cette condition humaine s'est tellement développée, c'est en vertu de l'oppression dont ils ont si longtemps souffert. Ce n'est pas par méditation philosophique que les Juifs se font les porte-parole de la justice, mais parce qu'ils ont connu si souvent l'injustice, et l'enseignement des prophètes d'Israël n'aurait peut-être pas pu se perpétuer sans que son sens profond ait été à nouveau révélé à chaque génération juive par l'enseignement de la souffrance. C'est dans ce sens qu'André Spire appelle l'inquiétude et la tristesse ses « antiques protecteurs ». Grâce à la souffrance, à la tristesse de sa destinée, à l'instabilité qui lui a été imposée pendant de nombreux siècles, Israël est resté attaché au rôle que la Providence lui avait assigné dans le concert des peuples.

* * *

Mais les coups extérieurs à eux seuls ne suffisent pas à expliquer comment Israël a su rester conscient de son rôle historique si ingrat. Trop de malheur abrutit, étouffe l'élan, avilit. Il fallait un contrepoids spirituel, plus fort que la destinée matérielle, capable de la transfigurer en devoir métaphysique. Cette contre-force est venue à Israël dans tous les âges, et aujourd'hui, avec une actualité renouvelée, elle lui vient du souvenir et de l'espoir de la Terre Promise.

Quoique les pionniers de la nouvelle Palestine se recrutent pour la plus grande partie parmi la jeunesse juive de Pologne et d'Allemagne, le judaïsme français est pour beaucoup dans la renaissance du Sionisme moderne. C'est en France que les plus importantes batailles spirituelles se sont déroulées. C'est le judaïsme français qui le premier a obtenu l'émancipation poli-

tique et a donné l'élan aux communautés juives des autres pays. C'est à Paris qu'a vécu et médité le penseur juif Moïse Hess, un solitaire qui, aux alentours de 1860, sous l'influence de l'unification de l'Empire allemand et de l'Italie, a formulé le premier l'idée d'une vie nationale juive en Palestine. C'est également à Paris que, trente ans plus tard, sous l'impression de l'affaire Dreyfus, Théodore Herzl écrivit *L'Etat Juif* qui est devenu une sorte de programme politique du mouvement sioniste.

Pour le judaïsme français, la Palestine moderne, plus qu'une réalité géographique et politique, plus qu'une patrie qu'on voudrait matériellement habiter, représente le centre spirituel, dans le sens que lui donna Achad Haam. Selon lui, l'existence politique, économique, territoriale d'un Etat Juif n'a de valeur que si elle est le support des idéaux prophétiques. Dans une vie nationale indépendante, grande ou petite, le judaïsme doit avoir l'occasion de développer intégralement son génie traditionnel. Des éléments hétérogènes, venus des quatre coins du monde, avec des coutumes différentes, y fusionnent dans les mêmes aspirations, et ces espoirs sont exprimés dans la langue de la Bible. Et de même que la Bible est née en grande partie sur le sol de la Judée, mais pour devenir dans la suite un bien commun à l'humanité tout entière, ainsi la Palestine juive aspire à une vie indépendante, non pas pour se dresser contre les autres peuples, mais pour les mieux servir. Les Juifs dans la Diaspora doivent être les messagers d'Israël réuni, en même temps que les voies par lesquelles les valeurs de la civilisation occidentale convergeront vers Israël.

« S'il se prépare là-bas un message nouveau, ainsi résume Edmond Fleg le récit de son voyage en Palestine, ne faut-il pas, pour le transmettre, des messagers partout ? » C'est cet aspect du sionisme qui apparaît dans la littérature juive de France. Les écrivains juifs attendent dans l'atmosphère historique de la Palestine qu'elle soit un foyer de culture juive, une source dans laquelle ils peuvent plonger pour y renouveler leur conscience juive. Mais d'autre part, ils veulent nourrir ce foyer juif de tout ce qu'ils ont appris sur les routes du monde,

de tout ce qui est le propre de la civilisation occidentale. C'est ainsi que je comprends la remarque d'Henri Franck, qui trouvait si intéressant d'être à la fois « professeur, Juif et Français ». Ce sentiment n'est-il pas un écho de cette promesse biblique qui annonce la conciliation, dans un lointain avenir, de l'idéal de Japhet avec celui de Sem ?

* * *

Telle est l'orientation du judaïsme français au XXme siècle. Peu importe si quelques-uns restent étrangers à ce renouveau de la culture juive, à cette nouvelle prise de conscience juive. Peu importe même si ces Juifs indifférents sont la majorité ; car l'histoire juive est toujours « celle de la lutte d'une minorité contre une majorité au sein même du peuple juif » [1]. C'est cette minorité agissante qui a donné naissance à la littérature juive à laquelle nous consacrons ce cours.

Ce faisant, nous croyons étudier une face non seulement du judaïsme moderne, mais de la littérature française. Le mouvement littéraire en question, tout en étant d'inspiration juive, n'en est pas moins une plante enracinée dans le sol spirituel de la France. C'est une plante fructifiée par la rosée de la Terre Promise, mais nourrie par tous les sucs de la terre française. Et ses caractères distinctifs, l'inquiétude spirituelle, le besoin impérieux de révéler toutes les injustices, la lutte confiante pour un idéal de paix supérieur dont elle voit le point de départ dans la réalisation d'une Palestine juive, qui donnent à la littérature juive en France une place à part, ne sont pourtant pas restés sans contre-coup sur les tendances générales de la littérature française. « Dans le domaine de la pensée, dit la comtesse de Noailles, la France s'accroit par la dévotion de ceux qui la choisissent et la servent. » [2]

Nous croyons que cette attitude de la République des Lettres en face de cette branche particulière qu'est la littérature juive

---

[1] HANS KOHN, *L'humanisme juif*, p. 175 (Rieder).

[2] Introduction à H. FRANCK, *La Danse devant l'Arche*, p. 14.

correspond à l'attitude de la République française et des démocraties en général à l'égard de la population juive. Une minorité spirituelle ne gêne pas l'équilibre national et spirituel d'un pays, mais au contraire elle l'enrichit. Le point de vue des démocraties n'est peut-être que celui formulé par André Gide : « Il me paraît d'assez courte vue, de considérer dans n'importe quelle société, quel état, les minorités ... uniquement comme des éléments gênants. Que ces éléments puissent gêner il va sans dire ; mais j'estime que bien souvent, c'est tant mieux, et que cette gêne peut devenir salutaire... » [1]

Y a-t-il une illustration plus éloquente pour cette opinion que le pays au milieu duquel j'ai l'honneur de vivre et d'enseigner ? La Suisse, composée de plusieurs familles ethniques et spirituelles qui tiennent fermement à leur patrimoine respectif, mais qui ensemble forment une unité homogène et indestructible ? Car c'est la lutte libre des idées qui enrichit les peuples et l'humanité.

CHANAN LEHRMANN.

---

[1] N.R.F., 1er avril 1938, p. 635.